

Bernard Noël

Le 19 octobre 1977

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Un gardien : « *N'oubliez pas de mettre vos yeux dans les trous.* »

Un visiteur : « *On pourra les reprendre après ?* »

Entendu à l'exposition MA espace-temps au Japon, le 7 janvier 1979.

1

Ce jour-là

Comment dire : j'écris pour cesser d'écrire ? A l'instant où j'entreprends ce livre, c'est pour arrêter quelque chose – en finir ou rêver que j'en ai déjà terminé. Je voudrais passer de l'autre côté d'une phrase, celle-ci : Nous sommes le 19 octobre. Oui, cinq mots suffiraient s'ils ne se dédoublaient aussitôt, et voici : c'était le 19 octobre 1977, il y a un an. A cause de ce 19 octobre, le passé, je suis obligé d'occuper l'actuel, le présent, à la relation d'un événement dont je sais pourtant que le passage du temps ne le termine pas. Et ce savoir fait que je n'espère pas non plus en terminer avec lui en l'écrivant ; d'ailleurs, relater cet événement n'est pas le but que je cherche, car tout est lié à ses suites, et avec elles je n'en finirai pas.

- Avez-vous déjà écrit à ce sujet ?
- Non, dis-je, en regardant les lignes qui précèdent.
- Ecrire fait donc partie des suites.
- C'est une façon de voir.

Il est vrai que je me méfie des mots, de leur ruse, de leur relativité ; il est également vrai que je me fie à eux pour la bonne raison qu'ils produisent tout ce qu'on oublie de leur faire dire, et Nous sommes le 19 octobre, et ce fut un 19 octobre que j'achetai

la photo. Plus exactement, je n'achetai pas la photo, mais le livre à l'intérieur duquel elle se trouvait.

Je peux donc écrire à présent : le 19 octobre, me promenant sur les quais de la Seine, j'ai acheté un livre dans lequel il y avait une photographie. C'est à cause de la photographie que j'ai fait l'acquisition de ce livre. Aujourd'hui, 19 octobre de l'année suivante, je relate cet événement, qui tient en quelques mots. Non pas dans les mots que je viens d'écrire, mais plutôt dans ceux-ci : j'ai acheté une photo dissimulée dans un livre, et pour accomplir cette dissimulation, j'ai acheté le livre et non pas la photographie, qui était l'unique raison de mon achat.

Comment savais-je qu'elle était là ? Il s'agit presque d'une autre histoire. Le livre avait une reliure muette, et c'est pourquoi je l'avais retiré de son rayon, mais d'un geste si maladroit qu'il m'avait échappé, s'ouvrant alors de lui-même à la page que la photographie marquait. Rien de plus banal, sauf que l'apparition de la photo me fit oublier de regarder quel était ce livre. Et je l'ignore toujours.

Je vivais une période dont je ne savais à quoi attribuer le trouble. Le monde n'allait pas bien non plus. Je me souviens pourtant d'une journée très légère : parfois, au lieu d'être éclairées, les choses éclairent. Quelques semaines auparavant, j'avais été pris d'un bizarre malaise : c'était dans un train et pendant la lecture d'un livre. Je suis sûr que le malaise et la lecture étaient liés, mais comment avouer – et surtout écrire – qu'un livre vous a rendu malade, et même plus que malade ? Je sais que ce malaise m'a repris, une fois encore, au moment où j'ai aperçu la photo.

Le souvenir, ici, est très net : je vois le bâillement du livre, et ce bâillement s'élargit dans une progression qui, bien qu'instantanée, a pour moi un ralenti inexorable. J'ai refermé aussitôt les deux mâchoires de papier pour qu'elles réenfournent ce qu'elles avaient tendu vers moi. Je suppose que cette image m'est apparue des centaines de fois ; elle n'en persiste pas moins à me

procurer la même impression très vive, car toujours inattendue. Il semble qu'à l'instant où cette image se forme le temps s'arrête, et j'oublie. J'oublie le déjà vu dans le saisissement de sa venue, et son apparition est immédiatement rejetée derrière le geste que je fis pour le faire disparaître.

Ou bien, il arrive qu'une chose se perde dans sa propre évidence. J'en vois bien la réalité, mais voir la réalité la couvre d'une énigme.

Ou bien, la ruse des mots est de nous faire écrire : voici, et il n'y a rien puisque le désir des mots nous libère du désir de la chose même.

Ou bien, est-ce que la pensée ne se trahit pas elle-même en prenant sa représentation pour sa réalité ?

- Il y a la vérité d'un fait.
- Il n'y a que le vraisemblable.

Qui parle ? Mais d'abord est-il nécessaire de le savoir ? Les visages ne correspondent peut-être plus aux mots, et d'ailleurs ne sont-ils pas également des mots ? J'étais là. J'étais attentif parce que j'attendais, mais mon attention diluait peu à peu ma raison d'être là.

- Les choses qui nous sont données gratuitement ne nous font jamais cadeau de leurs conséquences.

Et d'autres, dans mon dos :

- Une scène primitive.
- Oui, une scène mortelle.

J'écoutais avidement une conversation dont je faisais partie à cause d'un certain jour, d'un certain lieu, mais de tout cela il ne reste que mon corps déplacé, et des sursauts de mots.

- Je ne veux rien, et cependant ce que je fais est voulu.
- Qu'est-ce qui est possible ?
- Le désir. Seulement le désir.

Sans doute cela appartient-il à une histoire différente : je la comprenais alors, mais ce serait aujourd'hui une trop lourde tâche, et vaine, que de dire ce que je comprenais. Cela se passait dans une clarté, qui ne tenait à rien, sinon au simple fait d'être là et d'écouter.

Où en suis-je à présent ?

Mais il ne s'agit pas de moi : il s'agit toujours de relations, de rapports, et de cette impuissance à dire ce que leur fixité met en circulation. Un écrivain peut faire semblant de tout, mais est-il encore un écrivain s'il ne tient pas son semblant pour rien ?

N'en va-t-il pas de même de l'amour ?

Il arrive que l'on s'efforce vers un nouveau visage, et derrière ce visage n'existe que notre besoin d'être aimé. On s'aperçoit alors que le besoin a donné un coup de pouce aux circonstances.

Je regarde donc ma main, et peu à peu s'efface l'illusion : celle qui consistait à aller au plus court en prenant ce que j'écris pour ce que je suis.

Le malaise qui me saisit à la vue de la photographie ne dura probablement que quelques secondes. Déjà, d'un geste brusque, j'avais refermé le livre et je m'étais tourné vers le marchand pour demander le prix. J'ai payé. Je suis parti, me pressant vers un rendez-vous inexistant, et qui me conduisit à errer fort longtemps aux alentours d'une ruelle, où demeurait une jeune femme dont j'aimais les yeux. Cette ruelle, qui finissait en impasse, formait une sorte d'étroite et longue cour privée que bordaient quelques maisons. L'entrée de la ruelle était barrée par un haut portail dont les barreaux confortaient sans doute le sentiment de propriété, ou de retrait, des habitants. Ce portail, je ne l'avais jamais franchi ; l'ombre qu'il projetait sur le sol à cette heure avait un charme, et mon attente fut distraite par la contemplation de son dessin, dont les vides changeaient de luminosité selon ma position. Il me semblait y apercevoir l'envers de la présence, et bien que cela ne voulût rien dire, je me le répétais avec plaisir.

J'attendais moins la venue improbable de la jeune femme que l'effacement d'une impression, ou la possibilité de son retour. En fait, je fixais un détail, puis l'autre à m'en crever les yeux.

J'écris ces mots, qui sont exacts, et mon corps éprouve une grande détresse. Sous le coup de la rencontre de cette femme, j'avais écrit en travers d'une page : « Mon amour, mon amour voudrait te crever les yeux. » Ces mots, je les avais griffonnés dans une minute où m'égarais l'absence et le désir ; bien entendu, je ne les avais ni prononcés, ni donnés à lire. Mais un autre jour, ayant marché longuement avec cette jeune femme que je voyais pour la seconde fois, j'avais fini par tourner une phrase qui s'achevait par ces mots « ...pour tes beaux yeux. »

C'était dans le vacarme d'un carrefour, et comme pour barrer le souvenir des mots écrits à la suite de la première fois ; mais cette rature, tout à coup, me devint insupportable, et je dis :

– Je voudrais te crever les yeux.

Tu as ri.

Et j'ai bêtement souligné ma phrase en t'expliquant qu'elle ne voulait pas dire ce qu'elle disait.

Notre promenade, maintenant, nous rapprochait de la séparation. J'avais peur.

– Où voulez-vous que je vous voie ?

– Nulle part.

Ces deux répliques me venaient d'un récit que j'avais lu autrefois. Elles passaient de ma tête dans ma bouche ; elles me faisaient la langue d'un mort. Au moment où je m'apprêtais à dire la première, une autre m'est venue :

– Relevez vos jupes, Mesdames, nous allons traverser l'enfer.

Nous avons ri.

Et déjà il fallait se quitter.

Et la journée s'éparpillait comme du sable.

– J'écris pour voir. Les images sont le non-dit du texte. Je soulève les mots comme des écailles. Mais le langage modifie l'image

en la disant de telle sorte qu'il faut la revoir... La revoyant, elle a changé, il faut la redire, ce qui la change encore. Alors, je m'obstine, essayant de convoquer ce qui n'en finit pas de changer pour que la réalité soit là, qu'elle m'attende. Mais ma réalité est une fiction puisqu'elle ne prend corps que dans l'épaisseur du texte... A présent je me dis : ta réalité sera ce que tu écris, et à la fin on verra...

Etait-ce devant le portail ? Etait-ce au cours d'une autre attente ? Je ne sais. J'ai ouvert le livre à la dernière page :

Pour moi, qui étais lié avec le défunt dans ces dernières années et qui n'étais pas sans connaître son passé, si je puis me permettre d'exprimer mon opinion personnelle, j'estime que sa faute a été rachetée par sa mort.

Et au-dessous :

Signé : Moeller, Régisseur du domaine de Hillenbrook.

A la page suivante, l'achevé d'imprimer :

1933 – Fontenay-aux-Roses. Imprimerie Louis Bellenand et Fils. – 46.915.

J'ai refermé le livre.

Je craignais de revoir la photo.

Mes aller-retour devant le portail donnaient à son ombre un mouvement qui m'inquiétait : l'ombre bouge. Il me fallait une agitation pour en fuir une autre. Et cependant que je m'agitais de cette façon, j'étais dans un état de grande excitation mentale qu'une phrase brusquement cristallisa, comme si elle avait rassemblé tous les mots éparpillés jusque-là dans une confusion dont je n'avais pas conscience. Je m'en aperçus à force de me répéter cette phrase :

– J'ai été longtemps défiguré par l'idée que je me faisais de mon propre visage.

– Et nul ne t'a rassuré ?

J'ai hésité, puis :

– Mon visage était la meilleure prison de ce secret, car il le rendait invisible.

Silence.